

L'ombre et la lumière

Rachel Môme¹

Introduction

Afin d'entamer cette allocution, je commencerai par vous donner une très belle définition de l'Inconscient que j'ai eu l'occasion d'entendre il y a quelques mois de ça : « *L'Inconscient c'est toutes les choses qui sont cachées dans le fin fond de notre cerveau. C'est tous les traumatismes qui remontent à la surface et qui nous font mal* ». Cette définition de l'Inconscient, vous ne la trouverez dans aucun livre, dans aucune revue ou article, pas même sur internet. Son auteur est inconnu de la plupart d'entre vous. Inconnu, mais pas anonyme. Son auteur c'est Alban. Il a 10 ans. J'ai eu l'honneur qu'il accepte de faire de moi sa partenaire pendant quelques mois dans le cadre d'une activité de consultations pour le traitement de la douleur en pédiatrie.

Je faisais ces consultations dans le cadre d'un remplacement, donc c'est une activité que j'ai arrêtée depuis quelques mois et le fait de prendre la parole devant vous aujourd'hui est aussi pour moi un peu « le moment de conclure » et de rendre un certain hommage à ce petit d'homme qui m'a beaucoup enseigné.

Ce dont je vais parler n'est pas sans lien avec ce que Freud avait appelé le « roman familial » dans la mesure où le Sujet qu'on reçoit s'invente « mille et une fictions » le mettant en scène, lui et ses ancêtres, qui lui servent à traiter le réel auquel il est confronté, le traumatisme de sa naissance, d'être « né malentendu ». Cette rencontre clinique m'ayant beaucoup marquée, il me paraît aujourd'hui plus approprié de parler sous le titre « l'ombre et la lumière » pour reprendre les signifiants du Sujet que je recevais, que sous le titre « Nouveaux romans » que j'avais annoncé à la base.

¹ Doctorante en Psychopathologie, Université Rennes 2, Psychologue clinicienne

1. Une douleur familiale

Donc, « *l'Inconscient c'est tous les traumatismes qui remontent à la surface et qui nous font mal* ». Alban, c'est pour la douleur qu'il vient me voir. C'est donc, justement, pour ce qui *a priori* « *lui fait mal* ».

Pour reprendre un peu l'histoire de cette douleur, je vous dirai qu'Alban a été hospitalisé quelques mois avant que je le rencontre pour se faire opérer d'une tumeur cérébrale logée dans le bas de son dos. A la suite de cette chirurgie, des douleurs importantes sont apparues dans son corps. Elles ont été traitées par de la morphine, morphine qui a été arrêtée subitement à sa sortie de l'hôpital. D'abord assez localisées au niveau de la cicatrice, ces douleurs se sont peu à peu étendues à d'autres parties de son corps, le ventre, l'ensemble de son dos, la tête, etc. Il se plaindra également d'une perte au niveau de la vue pendant quelques temps.

Ces symptômes dont il se plaint à l'Autre médical, ont le don d'étonner les médecins puisqu'il y a un décalage entre l'ampleur de la plainte d'Alban, c'est-à-dire la manière dont il décrit ses douleurs, et ce qu'ils observent de son comportement réel. Donc dans le discours des médecins, il y a quand même un peu l'idée qu'Alban « simule » une partie de ces symptômes ou que, du moins, il en rajoute par rapport à ce qu'il ressent réellement dans son corps.

En séance avec moi il exprimera très clairement son sentiment d'être en quelque sorte « malentendu » par les médecins : « *J'arrive pas à m'exprimer devant les grandes personnes, me dira-t-il. Le Docteur, il a cru que ça allait mieux. J'ai pas réussi à lui faire comprendre que ça allait pas mieux. J'ai du mal à parler aux grandes personnes, à me faire comprendre* »

En ce qui me concerne, lors de ma première rencontre avec Alban, je suis frappée par son regard ahuri, presque halluciné, un regard qui divague sans but et qui ne se fixe sur rien, comme si Alban était absent en tant que Sujet de son corps. J'ai également le sentiment en observant sa démarche, que quelque chose de son corps ne tient plus ou est comme désarticulé.

Alban me dira d'emblée à la première consultation lorsque je l'inviterais à prendre la parole par rapport à l'expérience qu'il traverse : « *[Ce qui m'arrive] J'en pense pas grand-chose... Y a rien à dire sur ça... C'est comme ça... J'attends que ça passe... Je voudrais oublier. Y'a plein de choses que je veux oublier. Je veux oublier l'hôpital, l'IRM et ma douleur. [...] J'ai pas grand chose à dire de tout façon* ».

A ce « *j'ai pas grand chose à dire* » j'avais alors répondu que j'étais « *là pour entendre même s'il n'avait pas grand chose à dire* », réponse qui sur le moment n'avait pas semblé beaucoup déranger Alban.

Suite à ces paroles, je constate qu'il regarde avec beaucoup d'intérêt un exemplaire du *Journal de Mickey* posé sur la table à côté de lui. Je l'autorise à s'en saisir et lui demande s'il apprécie cette lecture. Alban soupire. Je lui demande alors « *De quoi ça parle ?* ». Ce à quoi il me répond : « *Ça me fait penser à un mec qui fait des films sur internet. Il a fait un sketch sur les jeux vidéo... Sur les jeux où quand on arrive à la fin on meurt. On peut jamais finir le jeu. T'arrive au dernier niveau et là ça recommence au niveau 1. Y a des trucs c'est pas logique. J'aime pas ces jeux-là, où quand on arrive à la fin on meurt. [...] J'aime pas non plus les jeux où c'est comme si on avait pris de la drogue, comme si on avait des hallucinations* ».

La douleur d'Alban se présente comme le reste du réel auquel il a été confronté, la trace de cette opération qui l'a touchée dans son corps et qui l'a très certainement confronté à l'idée de sa propre mort, soit à quelque chose que les mots ne peuvent pas atteindre, à un point d'innommable et d'énigme. La douleur est l'effet de la béance, du vide de signification que le traumatisme a ouvert.

Dans son ouvrage sur la douleur, Laurence Croix disait ainsi que ce phénomène de la douleur « *[révéla] un non-sens, non seulement du corps, mais de l'existence même* » et qu'elle rendait le Sujet « *aphone, hébété* »². On est ici bien proche de ce que Lacan avait nommé du néologisme de « *traumatisme* », ce qui laisse le Sujet sans voix face au réel.

² Croix, L., *La douleur, De l'organique à l'inconscient*, Toulouse, Erès, coll. « Point Hors Ligne », 2002, p.11

Mais aussi cette douleur, et tous les symptômes qu'Alban manifeste, viennent sans doute s'articuler à l'expérience du traitement par la morphine et à l'arrêt brutal de ce traitement. Que s'est-il passé dans ce corps ? Quelle jouissance a « agité » ce corps et l'agite encore ? Comment Alban arrive-t-il à se débrouiller avec ce qui l'agite ? Telles sont les questions que je me pose, à l'époque en tout cas.

Donc on pourrait dire *a priori* que le « symptôme-douleur » se manifeste sur un versant réel, dans le sens où il y a quelque chose qui envahit le corps et qui ne peut pas être nommé. Ou plutôt même, que le symptôme vient ici comme une « réponse » au réel auquel cet enfant est confronté.

Mais cette douleur, ce n'est pas que du réel puisque lors de la première consultation la maman d'Alban me décrira une situation familiale assez complexe avec une famille recomposée et l'héritage d'une certaine culpabilité de son côté à elle, ses propres parents interprétant ouvertement la maladie d'Alban comme une « *punition divine* » liée au choix qu'elle avait fait de divorcer. Elle conclura avec cette phrase : « *La maladie d'Alban, ça a réintroduit le père dans nos vies. Au niveau familial, c'est douloureux* ». Lors d'une autre rencontre, elle ajoutera également : « *la situation familiale, ça lui ajoute des douleurs dont il n'a pas besoin* ».

Reprenant l'une des hypothèses de Philippe Lacadée, je dirai que le symptôme d'Alban se présente aussi comme « [réponse] à ce qu'il y a de symptomatique dans la structure familiale [...] Il permet que quelque chose de la structure familiale, qui ne peut se dire ou s'articuler [...] s'inscrive »³. Son symptôme et sa plainte viennent ici s'articuler avec ce qu'il entend du ratage entre ses parents, avec ce qu'il mal-entend du couple parental.

« *Le père d'Alban ne prend pas en compte sa douleur, c'est aussi ça qui est douloureux* » me dira une autre fois sa mère lors d'une conversation téléphonique où je l'appelais « *pour elle* » car il était assez net qu'elle était, elle aussi, en grande détresse face à cet enfant qu'elle n'arrivait pas à soulager. Alban arrêtait d'ailleurs certaines de ces séances en me disant :

³ Lacadée, P., *Le malentendu de l'enfant, Des enseignements de la clinique avec les enfants*, Payot Lausanne, coll. « Psyché », 2003, p.36

« *Est-ce qu'elle peut revenir Maman ?* » m'indiquant peut-être par là que sa mère avait, elle aussi, besoin d'être accueillie et écoutée sur ce qu'elle traversait.

2. Des laisser tomber

Un jour, Alban et sa mère arrivent en pleurs tous les deux à la consultation. Alban entre dans le bureau en se bouchant les oreilles, comme si il avait entendu quelque chose d'insupportable et qu'il s'agissait là du seul moyen de ne plus y être confronté. Sa mère semble également épuisée : « *Mon médecin me dit de passer le relais au père, me confie-t-elle, mais je n'y arrive pas : il n'en est pas capable* ». Je lui proposerai sur le moment de « *prendre le relais* », au moins pour le temps de la séance.

Seul avec moi, Alban m'explique la situation : « *Maman, elle pleure parce que j'ai des idées noires. Des fois, j'ai envie de sauter à cause de la douleur. Je voudrais mourir le plus vite possible. [...] Maman elle a dit qu'elle allait me laisser à Papa.* ». Puis, après un long silence, Alban me demande :

« *Je t'ai déjà parlé de Marc ?*

– *Non, je crois pas... C'est qui ?*

– *Marc c'est un homme qui est entré dans la vie de Maman et puis qui est parti vivre en Argentine 6 mois après. Un jour il m'a dit : « Ta mère, elle va partir en Argentine avec moi, et elle va te laisser ici avec tes frères et sœurs ». C'était en même temps que mes problèmes de santé ».*

On entend assez clairement ici ce que Freud avait repéré concernant la structure du traumatisme, à savoir qu'il produisait ses effets toujours en deux temps, toujours dans l'après-coup. Ici la menace de laisser-tomber de la mère ravive en vérité la parole de Marc, qui représentait le réel traumatisme et qui n'est pas intervenue à n'importe quel moment de la vie d'Alban.

Qu'est-ce qui a finalement a eu valeur de traumatisme pour Alban ? Au-delà de l'atteinte qui a eu lieu dans son corps et qu'il cherche à « oublier », il y a donc cette menace de laisser-tomber de l'Autre, menace que la mère intégrait également dans son discours

puisqu'elle me dira à plusieurs reprises : *« Je suis soulagée que la douleur de mon fils soit enfin prise en compte... A la sortie de l'hôpital on s'est sentis laissés tombés ».*

Pendant le temps du suivi avec moi, Alban sera hospitalisé dans un autre hôpital où on lui mettra en place des TENS, des stimulations musculaires via des électrodes, qui auront la vertu de le soulager un peu. Sur ce que lui font les TENS, il me dira *« Ça m'aide à plus être crispé. Je suis tout crispé dans le dos. Je me suis crispé après l'opération. Je me suis crispé parce que personne ne prenait en compte ma douleur ».*

Le traumatisme vient aussi comme *« le point où quelque chose s'est fixé »*⁴, nous dit Lacadée. Ici ce qui se fixe, au-delà de l'atteinte corporelle, c'est aussi la question du désir de l'Autre qui dans le cas présent s'exprime dans une menace répétitive de laisser-tomber, mais aussi dans la surdité. Alban est *« troumatisé »* du fait que l'Autre entend mal cette douleur qu'il adresse.

Lors de cette séance, Alban me dira qu'il ne veut plus venir me voir : *« Je pense que tu vas pas m'aider. Personne peut m'aider. Je pense que tu m'as beaucoup aidé au début, mais là je pense que tu peux plus m'aider. »* Je soutiendrais ce jour-là, avec l'appui de sa mère, que je vois bien qu'il ne va pas très bien, et que ces séances sont importantes. En somme, ce jour-là je prendrais la position de surtout ne pas les laisser tomber, ni Alban, ni sa mère. Alban veut *« sauter »* dit-il, là où l'Autre menace de le laisser tomber. A mes yeux, il s'agissait surtout de ne pas le laisser tomber et engager ici plus franchement mon désir de le recevoir. Lui faire entendre finalement que je *« prenais en compte »* le fait qu'il vienne à ses séances. Philippe Lacadée écrivait également à ce sujet que face à cette question du *« Che vuoi ? »*, *« Que me veut l'Autre ? »*, l'analyste était toujours *« convoqué »*⁵ et pouvait alors *« se faire le partenaire du sujet pour lui permettre de « reprendre cette question » »*⁶.

Ce jour-là, ce que cette maman avait pu me dire, c'est qu'un point d'idéal de ce qu'était être une « bonne mère » était convoqué pour elle dans le lien avec son enfant, ce

⁴Ibid., p.188

⁵Ibid., p.31-32

⁶Ibid., p.31-32

qui la plongeait dans un profond désarroi car justement elle n'arrivait pas à répondre à cet idéal. Elle dépliera longuement ce qu'il en était de sa position concernant la maternité et de la nécessité pour elle d'être « *toute-mère* ».

Étant donné la problématique assez complexe qu'il y avait entre cette mère et cet enfant, le fait que c'est par la douleur que cette mère « épinglait » son enfant et l'adressait, en tant que symptôme, au discours médical, je prendrais le parti de lui proposer qu'elle rencontre la psychologue en charge des consultations pour la douleur... mais pour les adultes, psychologue qui avait alors son bureau juste à côté du mien. Donc lorsque je voyais Alban, je m'arrangeais avec la collègue d'à côté pour qu'elle puisse voir la mère en même temps. En somme, il s'agissait à mes yeux de ne pas laisser tomber cette mère mais lui proposer un accueil pour sa douleur à elle, douleur liée sans doute à une angoisse de séparation avec son enfant avec laquelle elle n'arrivait peut-être pas à faire. Un certain ravage semblait menacer cette mère et cet enfant et j'avais alors l'idée qu'il fallait faire en quelque sorte un Tiers, mais un Tiers qui entende le symptôme qui peut se loger entre la mère et l'enfant et s'articuler à la jouissance inconsciente de chacun des deux partis.

3. « *L'insurgé c'est le héros* »

Toujours dans son ouvrage *Le malentendu de l'enfant*, Philippe Lacadée nous dit ceci « *Lacan nous dit que c'est en élaborant mille et une fictions qu'un sujet fait entrer dans le langage la confrontation au réel de la mort. C'est par la médiation de ces fictions qu'il trouve comment traiter l'énigme à laquelle le réel le confronte. Tout enfant rencontre une énigme dont il cherche la solution* »⁷.

Tenant peut-être de trouver la solution à l'énigme, Alban entamera un jour sa séance avec ces mots :

« Y a que quand je joue que j'oublie ma douleur. [...] Avec mes copains, on a inventé un jeu. Mon personnage, il contrôle l'ombre et la lumière. Je joue avec l'ombre et la lumière. C'est moi qui ai trouvé le nom du jeu. On doit chasser des démons. Les démons, ils ont tué mes deux parents. Ils sont cannibales. Ils mangent leurs enfants... Mon personnage dans le jeu, il réfléchit

⁷ Ibid., p.145

beaucoup... Moi, je réfléchis toujours avant d'agir. Je pense toujours aux conséquences de ce que je vais faire. [...] Quand j'ai appris à réfléchir, y a des questions que se sont éclaircies.

- *C'est des questions qui passent de l'ombre à la lumière en fait ?*
- *Oui, c'est ça.*
- *Et quand est-ce que ça a commencé ces questions ?*
- *Quand j'ai pris conscience de moi-même. Quand je me suis demandé qui j'étais et puis qu'est-ce que je faisais là. C'est une question où personne n'a la réponse... sauf quand il est mort. Y a des questions que je pose aux grandes personnes. Des fois elles peuvent pas répondre. Soit mes questions sont tellement compliquées qu'elles ne comprennent pas, soit c'est des questions où c'est juste impossible de répondre. Par exemple, qu'est-ce qui a provoqué la faille qui est à l'origine du Big Bang ? Je me pose des centaines de questions par minutes !*
- *Ça fait beaucoup non ?*
- *Non, ça va...*

Quelques séances plus tard, je demande à Alban des nouvelles de ce personnage qui contrôle l'ombre et la lumière. Il me répondra : *« Je lui ai donné un nom : je l'ai nommé l'Insurgé. L'insurgé, j'ai entendu ça dans un film. Je sais pas ce que ça veut dire, mais pour moi l'Insurgé ça veut dire le héros ».*

A la séance suivante, Alban arrive avec un dessin qu'il me donne à voir et me dit : *« Je sais pas pourquoi mais j'ai eu besoin de dessiner l'Insurgé. Je sais pas trop pourquoi j'ai dessiné ça... ».* Il s'agit d'un dessin recto-verso. Sur le recto il y a tous les super-héros dessinés (Iron-Man, Spiderman, Hulk, Elastic Girl, Green Lantern...). Et sur le verso, il y a l'Insurgé qui est une sorte de condensé de tous les autres supers héros qui sont sur le recto, c'est-à-dire que l'Insurgé possède tous les attributs, toutes les armes et les caractéristiques des autres héros, réunis en Un. En dessous, Alban a écrit « Esraël ». *« C'est son nom [à l'Insurgé] me dira-t-il. C'est un mélange de plein de prénoms que je connaissais, mais je ne me souviens plus lesquels... ».* Cette séance débouchera pour lui sur l'idée que tous les super héros ont un emblème mais qu'il n'avait pas pensé à l'emblème de l'Insurgé et qu'il était temps pour lui d'y réfléchir.

A la fin de cette séance où Alban amènera son dessin du « Héros », sa mère me dira « *Je trouve qu'il est mieux. Je sens qu'il se passe des choses dans sa tête* ». Cette séance où elle me dit que son fils va mieux c'est aussi le temps où elle a, de son côté, rencontré la psychologue du centre anti-douleur adulte.

Une histoire mythique, un héros nommé, un emblème à inventer, ainsi se déplie la logique du travail d'Alban qu'il vient m'adresser au cours de ses séances. Alban l'avait annoncé dès le départ : il ne voulait pas parler de son expérience à l'hôpital, de sa douleur, des examens, etc. Peut-être voulait-il ainsi dire qu'il ne pouvait en parler « directement » tant le réel de son corps et de sa condition mortelle avait surgi pour lui. Aussi, c'est dans l'élaboration d'une construction imaginaire qu'il semble tenter de trouver une sorte de « salvation », comme si c'était finalement au travers des différents avatars qu'il se créait et du nom qu'il leur attribuait, qu'il pouvait effectuer sa traversée du traumatisme en limitant l'angoisse.

Au cours de nos rencontres, l'Insurgé ne sera pas la seule « *explique* » qu'Alban amènera. Il y aura d'autres histoires, toutes aussi mythiques, mais chaque fois caractérisées par la description d'un corps appareillé, mi-homme, mi-machine. Ainsi, il amènera à un moment donné un autre jeu mettant en scène des Titans et soulignera que ces personnages « *ça reproduit le corps humain, sauf qu'ils ont des bras en acier. Je suis super fort en rodéo de Titans !* », indiquant peut-être par là la nécessité de maîtriser quelque chose du corps qui lui avait échappé et l'envahissait depuis plusieurs mois. Prenant quelque part conscience du côté « fictif » des histoires qu'il invente, Alban me dira un jour avec justesse « *ce que je raconte, c'est épique !* ».

Ces fictions qu'Alban amène soutiennent pour lui la simple fonction de nomination, de mise en mots de son expérience. On pourrait donc faire valoir l'écriture de « *fixion* », « *f i x i o n* » afin de faire entendre que, au-delà du côté fictif et romancé de l'histoire, il y a quelque chose qui est fixé, qui est épinglé dans la narration. Lacadée soulignait à nouveau sur ce point que « *la fiction, dans son effet de signification, répond à un réel en jeu. Le sujet [...] peut donner à cette fiction une valeur d'ancrage, de fixation mais surtout d'apaisement*

pour localiser sa jouissance. Cette fiction est de l'ordre de la mise en mots de la singularité du lien que le sujet entretient avec cette jouissance »⁸.

Au cours du suivi avec moi, Alban sera hospitalisé quelques semaines dans un service où j'exerçais également, ce qui m'avait alors permis de continuer à le rencontrer. Cette hospitalisation aura eu l'effet de faire émerger et d'ancrer la question de son propre désir : « *Je veux apprendre à nager, apprendre à faire de la guitare et faire de la moto !* » me dira-t-il ainsi avec enthousiasme. « *Je veux suivre l'exemple de Papa pour la guitare !* ». A une autre intervenante du service, il dira qu'il a à présent le désir de devenir « *scientifique en cancérologie* ». Tout se passe comme si le fait d'avoir pu renouer avec son désir de savoir avait provoqué quelques effets d'apaisement. Il me dira ainsi qu'il est « *heureux* » parce qu'il a commencé à apprendre le chinois à l'école.

Conclusion

Donc « *L'inconscient, c'est tous les traumatismes qui remontent à la surface et qui nous font mal* ». Lorsque Alban me donnera sa définition, je lui demanderai avec étonnement : « *Tu penses que t'as un inconscient ?* ». Ce à quoi il me répondra « *Bah oui évidemment : tout le monde en a un !* ».

Ce que j'ai tenté d'exposer là ce n'est pas pour vous dire que le cas d'Alban viendrait confirmer les différentes hypothèses de la psychanalyse sur ce qu'est l'Inconscient, le traumatisme ou le réel. C'est bien plus pour faire entendre que le Sujet toujours nous « précède », avant tout et surtout. Quelque part, Alban « *s'avère savoir sans [nous] ce que [la psychanalyse] enseigne* »⁹.

Je voudrais aussi, pour conclure, soutenir que la narration du « roman familial » a une valeur structurante pour le Sujet dans sa tentative de circonscrire le traumatisme, traumatisme qui, *via* la narration du mythe, va aussi venir s'inscrire et « faire histoire ». Le mythe, la fiction, viendraient s'enchaîner dans un après-coup de « l'instant de voir », dans le « temps pour comprendre » du Sujet. La narration du « roman », qu'il soit familial ou

⁸ Ibid., p.151

⁹ Lacan, J., « Hommage fait à Marguerite Duras, du *Ravissement de Lol V. Stein* », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p.193

non, vient non seulement prendre une valeur d'interprétation du malentendu que le Sujet a rencontré face au désir énigmatique de l'Autre, mais aussi une valeur de « déchiffrage » de l'inconscient en tant que texte, toujours déjà écrit à l'insu du Sujet et dont il est porteur. Ainsi, le « roman », au-delà de ce que Freud a pu en dire en son temps, viendrait attester de la dimension du « parlêtre » définie par Lacan.

Ces « nouveaux romans » que nous rencontrons dans notre clinique ont une valeur d'invention. L'enjeu de notre position est donc aussi de venir pointer en quoi ces histoires qui nous sont contées nous révèlent les traits particuliers de ce que Lacan avait appelé la « *subjectivité de notre époque* »¹⁰, dont il avait également dit qu'il fallait la « *rejoindre* »¹¹, c'est-à-dire littéralement en « réunir les morceaux qui ont été séparés ».

¹⁰ Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage », *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p.321

¹¹ *Ibid.*, p.321